

## Dédicaces en trios



**Antoine Tamestit, Pierre-Laurent Aimard et Mark Simpson.**

PHOTO CHRISTIAN WOLFF

Dimanche matin, piano, alto et clarinette se retrouvaient sur la scène de l'auditorium de France 3 Alsace, servis par d'exceptionnels interprètes : Pierre-Laurent Aimard, Antoine Tamestit et Mark Simpson.

**UN HOMMAGE** à György Kurtág, dont Musica fête le 90<sup>e</sup> anniversaire, signé Marco Stroppa, un autre de Kurtág lui-même à Robert Schumann écrit en 1990 à l'occasion du 180<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du compositeur allemand, et au bout les *Märchen-zählungen* : les trios se confrontent et se confondent dans un halo propice à l'imagination, parfois de manière fort contrastée. L'opus 132 de Schumann conclut ainsi de manière costaude et animée - *Lebhaft* - la matinée, le trio s'y révélant alerte et d'une grande fraîcheur, voire d'une extraordinaire vitalité, avec un Mark Simpson au chant sublime, ce qui tranche du tout au tout avec la pièce précédente, de Stroppa, figée dans une proximité avec le silence pendant de longues minutes.

L'œuvre spatialisée de l'italien a conduit alto et clarinette aux quatre coins du plateau, de manière à produire des effets d'écho ou des résonances particulières – le pavillon dans le piano ouvert

par exemple. Et de courtes sections avaient lancé la pièce dans le style ludique de Kurtág, proposant des astuces en forme de notes répétées ou martelées au piano, telles les « pirouettes » que le compositeur hongrois dénomme lui-même dans son hommage à Schumann.

De cette composition initiale du récital, en six parties, dont les cinq premières, théâtrales, forment un véritable zigzag musical, entre volte-face, flashes et ruptures minuscules, on retient surtout l'« adieu » développé, où le piano campe un ostinato sourd et menaçant par-dessus lequel point un alto désaccordé et déchirant. Se produit ensuite un effet miraculeux, qui tient autant de l'intelligent agencement des pièces que de la stature des interprètes. L'alternance de courts morceaux de Kurtág et de Schumann joués par Aimard et Tamestit façonne un nouvel objet d'architecture intemporelle, qui semble échapper à la réalité.

Objets en suspension, longue élégie de l'alto – bouleversant archet soyeux -, mécanique stakhanoviste transcendée par l'engagement physique d'Aimard, tendent vers l'évident et romantique quatrième mouvement des *Märchenbilder*, dont la lenteur et le calme profond invitent à la méditation.

CHRISTIAN WOLFF